

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

- « Excusez-moi, c'est une erreur : je me suis trompée d'étage... Ne vous dérangez pas ».

Elle s'était rendu compte de sa méprise en même temps qu'elle pressait le bouton de la sonnette : le nom qui y figurait n'était pas celui auquel elle s'attendait. Un nom au demeurant quasiment indéchiffrable, constitué essentiellement de consonnes, se rencontrant selon d'improbables associations et le rendant irrémédiablement imprononçable.

Elle allait faire demi-tour, mais elle n'en eût pas le temps.

L'homme se trouva brusquement face à elle, comme surgit de nulle part.

Elle en éprouva une vive émotion, comme un choc électrique, qu'elle tenta de maîtriser tant bien que mal.

Elle était pourtant bien persuadée de l'avoir entendu l'apostropher du fond de l'appartement, et elle n'avait perçu aucun bruit de pas trahissant son approche. Sans doute s'était-elle encore méprise : l'homme avait dû se tenir beaucoup plus près de l'entrée qu'elle ne l'avait estimée. L'agencement des pièces, les angles des cloisons, avaient dû casser le son, peut-être le dévier, lui donnant l'impression qu'il venait de beaucoup plus loin. En ajoutant à cela qu'elle n'avait pas encore les idées très claires...

Un peu revenue de sa surprise, elle découvrit le personnage qui se tenait devant elle : il était grand, mince, les cheveux longs et raides, d'un noir de jais, se rejoignant en pointe sur le front. Sa tenue surtout lui parut totalement hors de circonstance. Non pas qu'un costume trois pièces gris, porté sur une chemise blanche de qualité et agrémentée d'un foulard cravate assorti jura avec les lieux – on était après tout dans un immeuble d'un quartier résidentiel, et de surcroît elle ne savait pas qui il attendait en réalité : peut-être un rendez-vous d'affaire... ou bien une entrevue galante – mais sans doute parce qu'elle n'avait pas l'habitude que ses patients l'accueillissent dans un tel appareillage. Un détail toutefois accentuait cette impression d'incongruité : l'homme arborait un monocle.

- « ... Je me suis trompé d'étage... c'est une malheureuse coïncidence : ce n'est pas moi que vous avez appelé... » tenta-t-elle encore de s'excuser.

- « Je n'ai pas dit que j'avais appelé. J'ai dit que je vous attendais ».

Il parlait d'une voix étonnamment calme. Il ne s'agissait pas là d'un reproche, le plus larvé qu'il pût être, ni même de l'apport d'une rectification et encore moins de la recherche d'une justification. La formule aurait pu être cinglante, se vouloir suffisante et ironique, mais le ton sur lequel elle avait été proférée était celui de l'énonciation d'une évidence, et laissait deviner une pointe d'étonnement navré qu'elle n'en fût pas une pour elle également. Il résultait de ce contraste une impression d'affirmation péremptoire n'admettant aucune réplique ni contestation possibles.

Elle répondit néanmoins :

- « Peut-être... toujours est-il que je suis attendue ailleurs. A l'étage supérieur, pour être précise. Et c'est là que je vais aller... ».

- « J'ai bien peur que non ».

- « Je suis certaine que oui ! ».

Elle avait voulu afficher une fausse désinvolture en pimentant cette déclaration d'une pointe d'espièglerie, afin de contrebalancer le ton sur lequel son interlocuteur avait exprimé cette dernière remarque, fait d'un mélange de regret et de compassion à son endroit, comme s'il avait eu la connaissance et la certitude d'une incontournable fatalité la concernant...ce qui commençait à l'oppresser encore plus que s'il se fût agi d'une franche menace.

Cependant elle regretta immédiatement son attitude qu'elle jugea avoir trop accentuée, la rendant ainsi trop révélatrice de son véritable état d'esprit.

Aussi, elle tenta de se ressaisir, et poursuivit sur un ton un degré plus neutre :

« Vous voyez : je vais remonter dans l'ascenseur, appuyer sur le bon bouton, parvenir au bon étage, frapper à la bonne porte et... me retrouver chez la personne qui m'attend vraiment... ».

Elle s'interrompit brusquement, se mordant presque la lèvre et se demanda si elle avait eu raison d'ajouter cela.

Mais l'homme ne broncha pas. Il demeura coi. Seul son regard changea imperceptiblement... Ce regard, déjà difficile à décrypter à cause de son monocle qui lui relevait le sourcil - lui donnant un air perpétuellement réprobateur et un peu supérieur - acheva de la déconcerter. Elle ne savait si elle devait y lire un scepticisme amusé ou attristé, de l'étonnement, de l'incompréhension, ou peut-être même de l'inquiétude, voire une crainte horrifiée... sinon un mélange de toutes ces nuances.

Elle tenta encore de poursuivre :

- « ... Quant à votre rendez-vous... il ne devrait plus tarder à arriver ».

- « Il est déjà là ».

Toujours ce ton ambigu qui pouvait être interprété comme manifestant du regret, de la satisfaction ou... la neutralité d'un simple constat.

Elle ne put s'empêcher d'avoir une moue fugitive qui contrasta avec l'impression de détachement qu'elle voulait donner, ce qu'elle regretta aussitôt.

Elle n'eût d'autre recours pour se préserver un semblant de contenance que d'utiliser, comme par un réflexe acquis, le « joker » d'une formule toute faite :

- « Je vous souhaite une bonne journée ».

Sur quoi elle fit volte-face, s'enfuyant presque.

Heureusement, l'ascenseur était tout proche, ce qui lui évita de montrer trop de précipitation à le rejoindre.

Il n'y avait eu aucun commentaire, pas même un rendu poli, ni le plus petit remerciement conventionnel.

Elle garda ostensiblement le dos tourné pour ne pas risquer d'avoir à voir ce qu'elle redoutait : qu'il ait disparu aussi soudainement qu'il était apparu. Par bonheur, la cabine était demeurée à l'étage. C'est donc presque de profil qu'elle s'y engouffra, le regard tourné vers le fond du couloir, comme si elle y cherchait une inspiration absconse. Tant pis si ce comportement paraissait bizarre ! De toute façon, il n'était certainement déjà plus là.

La double porte de protection refermée, elle appuya sur le bouton du 5^{ème}. La cage eût un hoquet et prit son élan pour une courte ascension au terme de laquelle elle s'immobilisa de nouveau brusquement. La première porte coulissa en accordéon, elle poussa la seconde, la franchit, et obliqua sur la gauche.

Il ne lui fallut que quelques enjambées pour enfin parvenir à bon port.

C'était l'appartement juste au-dessus de celui où elle s'était pointée par erreur.

Avant d'appuyer sur la sonnette, elle vérifia malgré tout le nom qui y figurait : il correspondait bien à celui qui lui avait été indiqué.

La porte ne tarda pas à s'ouvrir et révéla un homme de taille moyenne, assez « rondouillard », pratiquement chauve, bien que n'ayant certainement pas plus que la quarantaine.

Il était enveloppé dans une robe de chambre et chaussé de charentaises. Le contraste avec l'occupant de l'appartement de l'étage inférieur était saisissant. Hormis la tranche d'âge, il n'avait rien en commun avec ce dernier : c'était même son parfait opposé.

- « Je vous attendais... ».

Elle faillit lui répondre « Je n'en doute pas... », tant cet aveu, naturel de sa part, traduisait un apaisement et un peu de reconnaissance, déjà. Mais elle préféra s'abstenir.

Elle préféra entrer directement dans le vif du sujet :

- « Hé bien... que vous arrive-t-il ? ».

- « Ah... Je ne suis pas bien... pas bien du tout... Mais entrez, je vous en prie ».

Ce qu'elle fit bien volontiers : elle se retrouvait enfin sur un terrain qui lui était familier et elle en oubliait déjà sa rencontre précédente.

L'homme continuait :

- « ... Et je me sens très fatigué. J'ai des courbatures, des maux de tête - parfois des vertiges - je tousse, j'ai des frissons, et j'ai perdu l'appétit... vous croyez que c'est grave ? ».

Non, elle ne le croyait pas. Mais elle avait suffisamment d'expérience pour savoir qu'il était beaucoup trop tôt pour le lui dire : le malade aurait pu en conclure, au mieux, qu'elle ne prenait pas son mal au sérieux... au pire, qu'elle estimait ne rien pouvoir faire pour lui, et qu'elle n'avait pas l'intention de perdre son temps avec un cas désespéré. Elle avait appris depuis longtemps à ne pas commettre ce genre de bévue de débutant, très préjudiciable au bon déroulement de la thérapie. Elle lui répondit par une formule « toute faite », très professionnelle, où elle s'était entraînée à ne faire figurer ni inquiétude, ni insouciance :

« Eh bien, nous allons voir ça... pourriez-vous vous asseoir sur le canapé ? ».

Il s'exécuta avec une docilité emplie d'espérance.

Elle posa sur la table basse sa trousse qui l'accompagnait dans toutes ses interventions et en extirpa le mystique stéthoscope, symbole et attribut fétiche du soignant.

Toutefois, elle ne s'en servit pas tout de suite. Elle le pendit à son cou, et procéda à un examen préliminaire : elle lui inspecta les globes oculaires et l'intérieur des paupières en les abaissant avec son pouce, lui demanda d'ouvrir la bouche, de tirer la langue (qu'elle contraignit avec une spatule prévue à cet effet). La gorge était évidemment un peu irritée et présentait quelques signes d'inflammation. Elle lui dit qu'il « pouvait refermer », et se débarrassa de la spatule. Puis elle entreprit de lui palper les ganglions du cou, tout en conservant toujours une attitude très neutre et très sûre, censée montrer qu'elle maîtrisait la situation et qu'elle savait parfaitement à quoi elle avait affaire. Toutefois, il ne fallait pas laisser le silence risquer de devenir pesant et elle lui demanda pour la forme :

- « Vous avez de la fièvre ? » (elle connaissait parfaitement la réponse : le contact avec l'épiderme et ses yeux légèrement larmoyants l'avaient déjà renseignée) ;

- « Oh oui... hier après-midi j'avais 38,8° ».

- « C'est normal... » - (dans ces cas-là, toujours dire que c'est « normal ») - « ... et depuis quand êtes-vous dans cet « état » ? ».

- « Environ deux ou trois jours... mais au début c'était « léger »... et depuis je me sens de plus en plus faible et de plus en plus mal... »

- « Ecartez un peu le pan de votre robe de chambre... du côté du cœur ».

Elle saisit enfin son stéthoscope et en ajusta les embouts à ses oreilles : on allait passer aux choses « sérieuses ».

Elle glissa la pastille métallique froide de l'instrument sous le vêtement, et fit mine de se concentrer pour écouter. Le rythme cardiaque était accéléré, mais elle n'avait pas besoin de l'appareil pour le savoir. En dehors de cela, elle ne nota aucune autre anomalie ;

« Tournez-vous... dégagez un peu vos épaules ».

Il fit glisser à demi le vêtement le long de son dos.

Elle y appliqua le capteur (qui avait été un peu réchauffé, à présent) au niveau d'un poumon :

- « Inspirez à fond... retenez... expirez ».

Elle recommença la même opération avec l'autre poumon.

- « Toussez, à présent... ».

Ce dernier exercice était bien inutile, elle le savait, mais il était important de parler au patient, de communiquer avec lui et de lui montrer ainsi que l'on s'intéressait plus à lui qu'à ses symptômes ou au fonctionnement de son organisme. Tout cela faisait partie d'un rituel étudié.

- « Vous pouvez vous « rhabiller » ». (Cette dernière phrase également était importante - même si elle n'était que relativement de circonstance - car elle était censée impliquer implicitement : « Tout va bien, il n'y a rien de grave »).

Ce qui n'empêcha pas l'ausculté d'en vouloir une confirmation plus explicite :

- « Alors... ? ».

- « Alors vous êtes victime de ce que l'on appelle un « état grippal »... une simple « grippe », si vous préférez. Je vais vous prescrire un antipyrétique, un antalgique et un antitussif ... cela fera chuter votre fièvre, vous soulagera de vos maux de têtes et courbatures, et le sirop calmera votre toux ».

Elle ne négligeait jamais d'allier les termes techniques à leur version en un langage plus courant qui en éclairait le sens. Les premiers officialisaient et validaient le traitement, la seconde le rendait compréhensible. Il ne lui avait pas échappé que son patient présentait parallèlement à sa maladie des signes hypocondriaques qui en accentuaient les effets, ce qui est courant. Bien

souvent le Docteur doit soigner l'esprit avant le corps. Cette stratégie lui permettait d'instaurer la confiance nécessaire au bon accomplissement de la guérison.

Elle ajouta en lui tendant l'ordonnance :

- « Reposez-vous - c'est essentiel - buvez régulièrement et, si vous en avez la possibilité, faites-vous des infusions de thym, sucrées au miel et citronnées ».

Elle était en effet pour les médecines naturelles, en complément. Cela ne pouvait pas faire de mal, et surtout leur apport psychologique était reconnu : il était prouvé que faire participer activement le souffrant au processus thérapeutique en accélérât l'effet curatif.

- « Allez... suivez bien mes recommandations, et vous serez vite rétabli ! »

L'homme se confondit en remerciements en la raccompagnant, lui déclara « qu'elle était un excellent Docteur » et « qu'il se sentait déjà mieux ».

Cela ne faisait aucun doute : elle nota qu'il se tenait plus droit, que sa démarche était plus ferme et qu'il avait l'air beaucoup moins abattu. C'était une réaction classique, et elle y était habituée : dès lors qu'un malade a obtenu l'assurance de sa guérison ainsi que celle de ne pas être en danger de mort... il va tout de suite beaucoup mieux.

Ce ne fut qu'après que la porte se fût refermée qu'elle ressentit sa présence. Son sang se glaça dans ses veines. Elle avait dû subitement pâlir, et elle espérait qu'il ne s'en était pas rendu compte. Elle fit un énorme effort pour se maîtriser, et tourna la tête dans sa direction.

Il était là, immobile et impassible, se tenant devant l'ascenseur, comme s'il montait la garde.

Il allait lui falloir l'affronter. A moins d'emprunter l'escalier, mais il n'était pas dans sa nature de fuir. En outre elle n'avait pas envie de descendre à pieds les cinq étages... avec la perspective qu'il puisse la suivre.

Elle prit son courage à deux mains et s'avança vers lui. Quand la distance qui l'en séparait fut d'environ trois pas, elle s'arrêta et lui lança :

- « Je suppose que vous allez me dire que « vous m'attendiez » ? ».

Elle avait préparé son « attaque » en même temps qu'elle marchait. A son tour elle avait tenu à proférer ces mots sur un ton ambigu, prenant soin de n'y mettre aucune agressivité, mais mêlant à cette question rhétorique un alliage subtil de désapprobation et de lassitude. Le tout accompagné du moins d'ironie possible.

Il ne réagit pas. Comme si, quelle que fût l'intention qu'elle avait voulu mettre dans sa remarque, cela ne pouvait l'atteindre. En guise de réponse, il lui adressa un sourire tout aussi

complexe. Fait d'amusement, mais également d'un léger agacement, avec peut-être une pointe de connivence.

Même quand il ne parlait pas, cet assemblage irréductiblement hétérogène de sentiments divers et souvent contradictoires, à la fois superposés et simultanés, était perceptible. Ils étaient en effet présents jusque dans son maintien qui avait quelque chose de peu « naturel », voire d'un peu « surnaturel » : une raideur - à moins qu'il ne se fût agi d'une obséquiosité - qui aurait aussi bien pu renvoyer à celle d'un Majordome Anglais qu'à celle, au contraire, d'un Grand Seigneur, sans qu'on pût incliner pour l'une ou pour l'autre de ces représentations.

Tout cela la mettait incoerciblement mal à l'aise. Habitée à vouloir toujours tout contrôler, à tout catégoriser, à pouvoir mettre des mots sur chaque chose - aptitude qui ne pouvait sans doute qu'être renforcée par une certaine déformation professionnelle - elle se trouvait inexplicablement démunie face à cet étrange personnage qu'elle ne parvenait pas à cerner. Et cette expérience nouvelle ne contribuait qu'à la déstabiliser d'autant plus.

Comme il demeurait muet, et qu'elle ne souhaitait pas vraiment qu'il cessât de l'être, elle reprit l'initiative :

- « Excusez-moi... » - Elle eu un léger mouvement de tête, semi-volontaire, pour désigner l'ascenseur - « Je vais devoir y aller... il y a des gens qui ont besoin de moi ailleurs... ».

Le temps sembla se suspendre une ou deux secondes. Puis il eut une réaction assez inattendue. Il ne bougea pas vraiment : il effectua un quart de tour, pivotant sur lui-même avec la régularité d'un automate, s'écartant juste assez du passage pour qu'elle puisse l'emprunter.

Cette sorte de parodie d'esquive avait été précédée et annoncée par un « Bien sûr » prononcé toujours sur ce ton indéfinissable et dérangeant.

Elle accepta bien volontiers l'invitation, se surprit à lancer un « Pardon... » à son attention en passant devant lui (elle se demanda furtivement, malgré elle, s'il ne s'agissait-là que d'une formule de politesse conventionnelle ou bien si au contraire elle avait cru devoir avoir quelques chose à se faire pardonner... mais quoi ?) et s'appliqua à disparaître dans l'ascenseur sans plus de formalités. Elle appuya sur la touche « RdC » - là, pas d'erreur possible - la cabine chuta doucement durant quelques secondes, et elle se retrouva au niveau demandé.

Elle traversa le hall d'entrée un peu plus hâtivement qu'elle ne l'aurait voulu, pour enfin rejoindre le monde extérieur, avec un soulagement disproportionné, comme si elle venait de s'échapper d'un piège infernal.

Elle n'était cependant pas encore au bout de ses peines : elle avait à présent parcouru une bonne dizaine de mètres sur le trottoir, et elle ne distinguait toujours pas sa voiture. Elle se souvenait pourtant avoir eu la chance de pouvoir se garer tout près de l'entrée de l'immeuble...

Elle dut se rendre rapidement à l'évidence : sa récente mésaventure, ajoutée à sa fatigue, l'avaient désorientée, et elle avait tourné du mauvais côté en sortant de l'immeuble.

Elle fit demi-tour et accomplit le trajet en sens inverse.

Elle ne tarda pas en effet à apercevoir sa petite citadine, ce qui la rassura tout-à-fait,

Derrière son volant, elle dû encore batailler pour sortir du créneau : les véhicules qui l'encadraient avaient changé durant le temps de sa visite et ceux-ci devaient être plus « longs » - ou leurs propriétaires plus « indécis » - de sorte que son espace de manœuvre se trouvait considérablement réduit.

Dans un ultime effort elle se dégagea de cette étreinte oppressante pour s'immiscer instantanément dans le flux par lequel elle allait se laisser porter pour parcourir les deux ou trois kilomètres qui la séparaient de son domicile.

Arrivée dans son quartier, elle eût encore la chance de trouver rapidement une place libre.

Après avoir machinalement vérifié qu'elle avait bien verrouillé toutes les portières, elle traversa la route.

Elle se retrouvait en territoire conquis, et elle avait presque déjà oublié sa mésaventure.

Encore quelques dizaines de mètres, et elle serait de nouveau chez elle, en sécurité, et toutes ces petites contrariétés ne seraient plus qu'un mauvais souvenir...

Mais à peine eût-elle dépassé l'angle de sa rue, qu'elle l'aperçut. Planté devant l'entrée de sa maison, comme pour se mettre une fois encore en travers de son chemin. Sans aller jusqu'à dire qu'elle s'y attendait, elle n'en fut qu'à moitié surprise. Décidément ce type était plus tenace et plus fouineur qu'un agent immobilier. Il avait dû avoir son adresse à partir de son numéro de téléphone qu'il avait dû demander à son dernier client... Mais comment était-il arrivé là avant elle ? Sans doute devait-il connaître un « raccourci »...

Elle songea une seconde à rebrousser chemin, et à revenir plus tard, quand il serait parti. Mais une secrète intuition lui soufflait qu'il était capable de demeurer là, immobile, pendant des heures. Ou bien qu'il pourrait faire semblant de s'éloigner pour mieux la surprendre... N'importe comment, elle se trouva convaincue que quel que soit le moment qu'elle choisirait pour rentrer... il se débrouillerait pour être présent. Cela lui paraissait inévitable.

Elle résolu donc de l'affronter et d'en finir une bonne fois pour toute.

Elle marcha avec détermination dans sa direction, jusqu'à se camper bien en face de lui en le fixant d'un regard interrogateur.

Bien sûr, il resta de marbre et se contenta de répondre le plus naturellement du monde à sa question non verbalisée :

- « J'ai à vous parler. Pouvons-nous aller à l'intérieur ? ».

- « J'ai bien peur que non ». Cette fois-ci, elle avait volontairement mis un peu de mordant dans sa réponse. Elle n'avait pas pu s'en empêcher.

Il eût un rictus entendu, et enchaîna :

- « Peu importe. Ce que j'ai à vous dire risque fort de toute manière de ne pas vous plaire. Je serais bref. Ce matin - aujourd'hui - vous êtes morte. Un banal et tragique accident de la circulation : vous êtes endormie au volant et vous avez percuté un camion circulant en sens inverse. La violence du choc - et un peu de malchance - ont fait que vous n'avez pas survécu... ».

- « Et pourtant, je suis là, en face de vous... ».

- « En effet. C'est une petite anomalie que je vais devoir m'employer à corriger ».

- « Que voulez-vous dire ? ».

- « C'était avec moi que vous aviez rendez-vous. Mais vous ne pouviez évidemment pas le savoir. D'ordinaire, cela n'a pas d'importance. Mais dans votre cas, cela ne s'est pas passé comme cela aurait dû : par deux fois au moins vous avez refusé mon invitation, et ce avant même que je n'aie eu le temps de vraiment la formuler. Or il se trouve que votre consentement – même passif – était absolument requis pour que je pusse légitimement m'approprier... votre âme. C'est la règle ».

La conversation prenait un tour vraiment bizarre. Mieux valait-il sans doute de ne pas chercher à le contrarier : elle jugea plus opportun de « jouer le jeu », ce à quoi elle s'essaya :

- « Si je comprends bien - et en admettant que je sois morte – selon vous je ne mérite pas le Paradis ?... ».

- « C'est cela. Je sais bien que vous n'êtes pas d'accord, que vous allez objecter que vous vous consacrez à votre prochain », que « vous êtes toute dévouée à les soulager de leurs souffrances, à les soigner, et même - parfois - à les sauver ou à y contribuer »... Mais dois-je vous rappeler que dans votre vie vous n'avez pas toujours été aussi... « vertueuse » ?

Bien sûr, vous considérez que votre nouvelle vocation va effacer vos fautes passées, vous « laver de tous vos péchés »... Et c'est précisément là que naît le litige.

A mes yeux votre changement d'orientation n'est dû qu'au besoin que vous avez éprouvé à un moment de votre existence de vous « racheter », ou au moins d'apaiser votre conscience. Mais il s'agit in fine d'un mobile égocentrique et intéressé. Or selon mes critères même la meilleure des « bonnes actions », lorsqu'elle procède d'une intention mauvaise ou biaisée, ne peut avoir suffisamment de valeur pour absoudre une âme peccante. C'est pourquoi, bien que *tout le monde* ne semble pas partager mon point de vue, la vôtre m'était destinée, et elle doit me revenir. D'autant plus que c'était écrit... ».

- « Vraiment ? » ;

- « Vraiment. Vous ne manquez pas d'ailleurs de Grands Penseurs dans votre Histoire qui ont pressenti et même affirmé que « tout était écrit ». Mais ils ne savaient pas eux-mêmes jusqu'à quel point ils avaient raison.

Ainsi, si vous aviez su lire, vous auriez vu que l'adresse à laquelle vous deviez vous rendre était une allusion à votre fin accidentelle - qui n'a fait qu'un entrefilet dans la rubrique des faits divers où elle a été rapidement oubliée - tout en vous décernant en même temps votre épitaphe. « AVENUE DU MANOIR » : « UN DRAME EVANOUI ».

En outre, si vous connaissiez le Latin, vous auriez pu savoir que « AVENUE DU MANOIR » signifie également « IRE AD NOVA NEUUM »... « aller vers une nouvelle carrière ». Une métaphore euphémistique - une façon imagée et adoucie - pour vous révéler le véritable sens de votre *dernier* déplacement.

Quant à moi, elle me promettait « UN AVOIR D'UNE AME ». Mais il semble en avoir été décidé autrement...

Aussi, vous m'excuserez, mais je dois avoir un petit entretien avec quelqu'un... situé un étage au-dessus de moi. Il ne sera pas dit que je laisserai l' « AVENUE DU MANOIR » devenir la « RUE AU DEMON VAIN ».

Ah... un dernier détail : l'immeuble sis au 32 avenue du Manoir n'a jamais eu de cinquième étage. Quant au nombre « 32 »... je vous laisse découvrir par vous-même sa signification ».

Et il prit congé sans plus de cérémonie, s'éloignant d'une démarche assurée et mesurée, comme s'il venait de lui demander l'heure.

Elle tourna la clef dans la serrure et rentra chez elle un peu déconcertée.

Pas de doute, elle était tombée sur un « fou » qui avait une bien curieuse monomanie : il était clair qu'il se prenait pour le Diable.

Elle ne put cependant s'empêcher de se demander si le « 32 avenue du Manoir » avait un cinquième étage ou non... et elle dut reconnaître, non sans en être troublée, qu'avant cette dernière visite, bien qu'elle se fût déjà rendue plusieurs fois à cette adresse, elle ne pouvait être sûre d'avoir déjà eu l'occasion de monter au-delà du troisième niveau...

Toutes ces émotions, ajoutées à une nuit blanche, l'avaient plus affectée qu'elle ne l'aurait pensé, et elle prit une décision très inhabituelle pour elle : elle retourna se coucher.

Elle sombra d'abord dans un sommeil vide de tout contenu onirique et de toute conscience. Puis elle REVA D'UN MOINEAU, ce qui la fit se réveiller en sursaut, avec la pénible impression qu'il s'agissait d'un message, d'un signe prémonitoire, voire d'un avertissement.

Mais elle n'avait pas le temps de s'y attarder : elle avait dormi bien plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu. Il lui fallait à présent se dépêcher, si elle ne voulait pas arriver en retard à son rendez-vous.

Au 23, Avenue du Romain.